

Charles Wright

le chemin des estives

« Je voulais retrouver
ce qu'il y a d'immense et de divin
en chacun de nous et m'immerger
dans ces paysages. »



Flammarion

Charles Wright

le chemin des estives

« Partout, il y avait trop de bruit, trop de discours. Un jour, j'en ai eu marre de cette frénésie et je suis parti. Certains vont chercher le bonheur en Alaska ou en Sibérie, moi je suis un aventurier de la France cantonale : je lorgne du côté d'Aubusson, du puy Mary et du plateau de Millevaches... »

Sans le moindre sou en poche, misant sur la générosité des gens, un jeune aspirant jésuite s'échappe de la ville et de la modernité avec le désir de renouer avec l'élémentaire. Il s'offre une virée buissonnière à travers les déserts du Massif central. Une petite promenade de sept cents kilomètres à pied. *Le chemin des estives*, récit de ce voyage, est une ode à la désertion, à la liberté, à l'aventure spirituelle. On y croise les figures de Rimbaud, de Charles de Foucauld, mais aussi des gens de caractère, des volcans, des vaches.

Au fil des pages, une certitude se dessine : le bonheur est à portée de main, il suffit de faire confiance et d'ouvrir les yeux.

Écrivain et journaliste, **Charles Wright** vit entre l'Ardèche et Paris. Il a écrit une biographie de Casanova qui a reçu le prix Guizot de l'Académie française.

Le Chemin des estives

Charles Wright

Le Chemin des estives

récit

Flammarion

Illustration : Audrey Sednaoui, © Flammarion.

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-3646-3

*Pour mon oncle Denis,
qui m'a transmis le goût de la liberté*

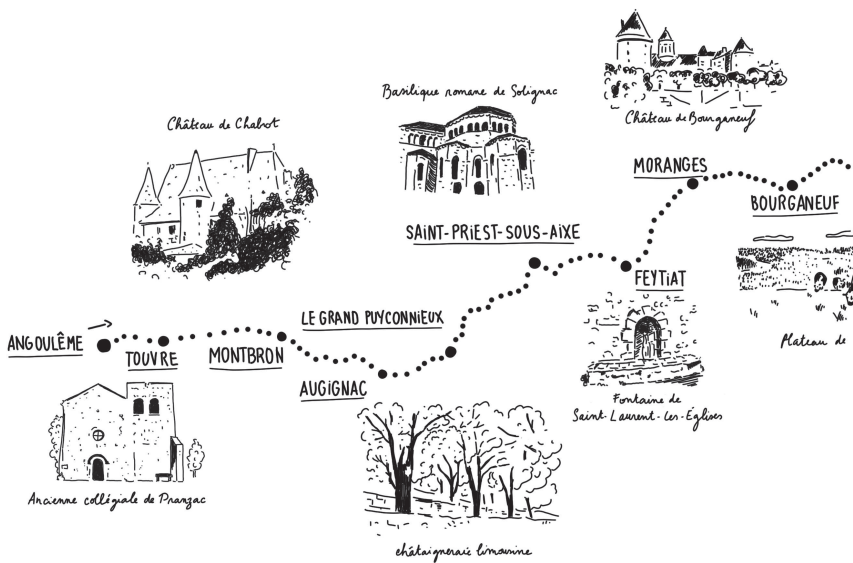
*Pour Raphaël et Bruno,
mes compagnons de fugue*

« Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
Picoté par les blés, fouler l'herbe menue :
Rêveur, j'en sentirai la fraîcheur à mes pieds.
Je laisserai le vent baigner ma tête nue. »

Arthur Rimbaud, « Sensation »

« Longue est la route et arides et desséchés
sont les chemins qu'il faut suivre jusqu'à la
source, au pays de la promesse. »

Statut des chartreux





BLESSAC



Milleroches

SAINT-PARDOUX-D'ARNET

CONDAT-EN-COMBRAILLE



Ruines de la chapelle
de saint Jacques d'Ambur



Chapelle Notre-Dame
de Verrivère



Vache Salers



Refuge du Baron d'Églac

SAINT-JACQUES D'AMBUR

PONTGIBAUD

NEBOUZAT



Super Besse



Le plateau du Limon

LUGARDE

PUY MARY

ALBEPierre-BREDONS

SAINT-FLOUR

LE MALZIEU-VILLE

SAINT-EULALIE

AUROUX

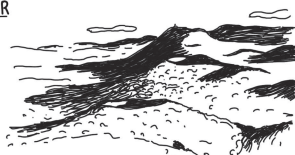


Terrasses de Cévennes ardichaises

NOTRE-DAME DES NEIGES



Virgée de l'Abbaye
de Notre-Dame



Le chaîne des Dômes



Saint-Flour



Bête du Gévaudan

La fugue

Une fois par an, nous étions réglés comme des montres suisses. Chaque 21 mai, en effet, la tradition exigeait qu'on se téléphonât. Pour rien au monde nous n'aurions manqué ce rendez-vous. La fidélité à ce coup de fil ne se discutait pas. L'amitié est une liturgie. Elle réclame des célébrations, des commémorations. Raphaël et moi pratiquions cette religion de la mémoire avec ferveur.

Ce jour-là, après les salutations d'usage, la conversation tournait au pèlerinage dans le passé. Nous rembobinions nos vies. Nous nous souvenions.

C'était en 1996. Jacques Chirac était président de la République. Sa jovialité et sa classe décontractée avaient tiré le pays de la torpeur bourgeoise des années Balladur. Pendant l'hiver, une ambiance de kermesse s'était répandue dans Paris après que les bottes de Juppé eurent jeté les gens dans la rue. Nous vivions encore sous l'ancien régime : Internet balbutiait, les téléphones portables n'existaient que dans l'imagination d'ingénieurs fous. Les existences se déroulaient sans textos, ce qui n'était ni sans charme,

ni sans désagrément. Ainsi, quand nous devions conter fleurette, il fallait franchir la douane des parents :

— Bonjour madame, pardon de vous déranger, pourrais-je parler à Camille s'il vous plaît, de la part de Charles ?

Le Top 50 passait en boucle les chansons d'Oasis, de Doc Gynéco et *Lemon Tree*, le tube des Fools Gardens.

Raphaël et moi avions quatorze ans. Notre amitié avait éclos sur les bancs d'une école maternelle du quartier Mouffetard. Elle s'était épanouie aux arènes de Lutèce, où nous gambadions sur les pelouses interdites sous les coups de sifflet de gardiens en uniforme, puis scellée dans la fumée des premières cigarettes, des Ariel menthol allumées au square Barye, sur le pont de Sully, où nous regardions couler la Seine et notre enfance perdue.

En mai, notre collègue avait imaginé un séjour linguistique en Allemagne. La classe avait échoué à Eschwege, une grosse bourgade dans le land de Hesse, au centre du pays de Goethe. De cette semaine de liberté, je ne revois que le nuage de fumée de nos clopes, les effluves des pintes que nous vidions comme de la limonade, les soirées en boîtes de nuit, et les sourires angéliques des jeunes Allemandes dont nous nous étions enjuponnés. Raphaël avait conquis le cœur d'une certaine Katherine, blonde comme les blés. Mon amoureuse, elle, s'appelait Eva. Les Allemands font de beaux bébés : Eva faisait deux fois ma taille. Elle avait dix-sept ans, moi quatorze – au

La fugue

tennis, une victoire sur des joueurs mieux classés s'appelle une « perf » ! Le retour à Paris, après ce bain de folies, parut un peu fade. Nous nous sentions à l'étroit dans nos familles. Nous traînions notre désespoir amoureux. Nos fiancées nous avaient fait tourner la tête. Nous trouvions que la vie goûtée outre-Rhin à leurs côtés valait bien celle que l'on menait dans la capitale, avec les sermons des parents, la discipline des cours et la grisaille du métro.

L'idée d'une fugue s'imposa à la faveur de ce climat. Pendant quelques jours, nous hésitâmes sur la destination. Certes, nous avions laissé une partie de nous-mêmes en Allemagne, mais l'Italie ou la Grèce, où Raphaël connaissait une île dans les Cyclades, n'étaient-ils pas des échappatoires plus ensoleillées ? Finalement, nous cédâmes aux appels du cœur : Eschwege s'imposa.

Pendant le cours de latin, je fis passer à Raphaël cette question griffonnée à la hâte sur un bout de papier : « On part demain ? » Ce mot scella notre sort. Le lendemain matin, la gorge nouée, nous étions gare de l'Est. C'était un 21 mai. Notre train pour Francfort partait à 8 h 57. Seul Yvan, un copain de classe, était au courant. Je le revois, sur le quai, venu nous dire adieu. Avec l'argent dérobé à nos parents, nous avions à peine de quoi payer nos billets. Yvan compléta de sa poche. J'entends encore le bruit sec que fit la porte du TGV en couissant. Cette fois, la bêtise était consommée, on ne pouvait plus reculer. Derrière la fenêtre, alors que le train s'ébranlait, Yvan, les yeux embués de larmes, formait

avec ses doigts le « V » de la victoire. On souriait pour se donner une contenance, mais en vérité, on n'en menait pas large.

Le trajet fut une longue patience. Nous le passâmes dans le wagon fumeur, enchaînant les cigarettes et les rires forcés. Une nausée tenace nous tordait le ventre. Pour ne pas nous laisser dévorer par l'angoisse, nous nous concentrions sur notre avenir, notre « plan » : rejoindre Eschwege, puis nous enfoncer dans une forêt près du village d'Eva, où nous avions repéré une cabane en bois qui nous servirait de planque. Nous comptions sur le dévouement de nos fiancées pour nous achalander en nourriture et en encouragements. Nous allions vivre d'amour et d'eau fraîche. Le romantisme de notre désertion avait des accents du *Grand Meaulnes*. Mais il y avait aussi du *Walden* dans le projet de revenir à la nature sauvage, et un peu des *Aventures du Petit Nicolas* puisque, dans notre fantaisie, nous n'avions pas totalement omis d'être sages : fort consciencieusement, nous avions glissé dans nos valises de quoi réviser le brevet des collèges... C'était une épopée de cour d'école, une turbulence d'enfants sages, une chimère de gamins désireux de hisser le réel à la hauteur de leurs rêves.

À la gare de Forbach, le train s'immobilisa longuement. Ce délai nous parut suspect. Une escouade de gendarmes accrédita cette inquiétude. En les voyant monter à bord, nous comprîmes qu'ils étaient à nos trousses. Le TGV s'ébroua avant que nous pûmes en descendre. Notre cœur battait la chamade, nous

étions pris. Quand trois agents d'Interpol pénétrèrent dans le wagon, nous tentâmes une dernière manœuvre : comme les Dupondt dans les albums de Tintin, nous déployâmes des journaux pour dissimuler nos visages. Évidemment, à la vue des titres de presse, les forces de l'ordre foncèrent droit sur nous... Nous fûmes sèchement débarqués à la gare de Sarrebruck. À Raphaël qui fanfaronnait sur le quai, l'un des gendarmes intima l'ordre de se taire et menaça de nous harnacher avec des menottes. Cela refroidit nos ardeurs de rebelles. Un train nous ramena sous escorte à la gendarmerie de Forbach. La joie d'avoir réussi à franchir la frontière ne suffisait pas à nous consoler. C'en était fini de notre doux rêve. Nous étions tristes, désabusés. La perspective de revoir nos amoureuses, d'être fêtés comme des héros partait en fumée.

À la gendarmerie où nous attendîmes avec inquiétude la venue de nos parents, un trafiquant de stupéfiant, le corps plein de tatouages, se prit d'affection pour nous. On lui rappelait sa jeunesse délinquante.

— Moi aussi, dit-il la larme à l'œil, j'ai commencé comme vous !

Nous ne savions comment prendre ces accès de tendresse et la carrière de petite frappe qui s'offrait à nous...

Nous sympathisâmes aussi avec la femme de ménage de la brigade. Elle chantonnait des airs de Patricia Kaas, native de Forbach, et rêvait de nous présenter sa fille. À chaque fois qu'elle passait devant

Le Chemin des estives

nous avec son balai, elle soupirait avec des airs de tragédienne antique :

— Mais pourquoi avez-vous fait cela ?

On haussait les épaules, faute de savoir quoi lui répondre...

Enfin, après d'interminables heures d'attente, le commissaire nous annonça l'arrivée des familles. On s'attendait à recevoir une dérouillée, on eut droit à des embrassades et un dîner au restaurant. Puis la voiture du père de Raphaël fila sur l'autoroute dans la nuit noire. L'autoradio crachait du Billy Paul. Sa voix envoûtante recouvrait nos silences.

L'échappée

Depuis cette escapade, la Seine a coulé sous le pont de Sully. Jacques Chirac est mort. J'ai arrêté de fumer. Aux arènes de Lutèce, les gardiens ont rangé leurs uniformes. Les adolescents se trémoussent sur des tubes que je ne connais plus, et quand leur cœur saigne trop, ils ne prennent plus le train, mais ouvrent WhatsApp ou envoient un mail. Les temps ont changé. Raphaël et moi avons grandi en sagesse et en taille. Nous avons aimé, vécu, souffert, fait notre œuvre d'homme. Chacun a tracé un sillon. Lui est devenu une « vedette » de cinéma, comme disait ma grand-mère. Pour faire plaisir à ma mère, moi, j'ai fardé ma carte de visite avec des titres à rallonge, occupé des responsabilités prestigieuses. Et puis comme cette comédie sociale me laissait vide et insatisfait, j'ai changé de crèmerie. L'aventure spirituelle m'a fait de l'œil. J'ai écumé les noviciats, les monastères, les ermitages, donnant à ma courte vie une forme zigzagante qui ressemble au tracé d'un homme ivre. Mais quelles que soient ses vicissitudes, il se pourrait que la clé de mon existence, son motif secret

se trouvent dans cette virée allemande où j'ai tenté de rompre les amarres et de trouver une voie pour exister dans un monde trop adulte. Dans le fond, depuis cette bravade en culotte courte, ai-je jamais fait autre chose que partir, m'échapper, m'en aller, rejouer sans cesse cette scène inaugurale ?

À la liste des droits de l'homme, Baudelaire suggérerait qu'on ajoutât « le droit de se contredire et le droit de s'en aller ». L'aventurière Isabelle Eberhardt revendiquait, elle, le « droit à l'errance et au vagabondage ». Dans *Heures de Tunis*, elle écrit : « Pour qui connaît la valeur et aussi la délectable saveur de la solitaire liberté, l'acte de s'en aller est le plus courageux et le plus beau. » Je me suis toujours senti de mèche avec les gens qui enferment leurs vies dans une valise et qui s'en vont. Rimbaud, Casanova, Charles de Foucauld, Kerouac, Benoît-Labre, une mystérieuse parenté m'attire depuis toujours vers ces destins de moines, de pèlerins, de vagabonds célestes. Ces irréguliers ont eu le courage de rompre. Ils ont pris la tangente comme on prend le maquis.

L'année dernière, un concours de circonstances m'a donné de marcher sur les pas de ces détachés. Le hasard a de l'humour : plus de vingt ans après la fugue, il m'offrait gratis l'occasion d'une nouvelle échappée.

Pour expliquer cette incongruité, je dois faire mon coming out chrétien. J'ai bien conscience qu'afficher cette qualité n'est pas la meilleure façon d'entrer dans un livre. Avouer par les temps qui courent que l'enseignement d'un charpentier juif donne du sel à

votre vie, la conduit même vers les profondeurs, c'est se condamner à récolter deshaussements d'épaule.

Manifestant un certain dédain pour les modes, je m'accommodais de cette relégation. J'avais découvert que les béatitudes valaient leur pesant d'or. À les prendre pour balise, l'existence voguait vers des bonheurs qui surpassaient les engouements du moment. Aussi, après avoir fréquenté les cabinets ministériels, les maisons d'édition et les rédactions des journaux, l'idée m'était venue de loucher du côté religieux. Il me semblait que la vie d'un mortel ne consistait pas seulement à produire et à consommer. Je trouvais que se vouer à la recherche de l'absolu n'était pas moins noble que faire carrière dans le conseil ou la com. Et puis j'avais le vague pressentiment que la soif qui me tourmentait, rien ni personne ne pourrait l'étancher, si ce n'est l'eau vive et fraîche que le Christ donne à la Samaritaine. En ces temps d'extinction de la foi, je faisais partie des derniers fidèles du Galiléen. J'appartenais à la réserve d'Indiens. L'Occident traversait une nuit mystique, un sommeil de l'âme, moi je restais ébloui par la lumière qui irradiait de ce roi paradoxal monté non pas sur un destrier mais sur un ânon, cet homme solaire et doux qui bénissait les enfants, s'agenouillait devant les prostituées et donnait le baiser au lépreux. Pour vivre dans son sillage, j'avais hanté des abbayes cisterciennes, je m'étais reclus dans des ermitages, j'avais partagé le sort de clochards et de divers autres naufragés. Ces expériences au long cours m'avaient communiqué une joie vive mais toujours pas

l'adresse où enraciner ma vie. Jusqu'à présent, j'avais échoué à me stabiliser dans un coin du monde. Mon idéalisme impénitent se heurtait à des déceptions continuelles. Chaque fois, il fallait que j'aille voir ailleurs. C'est ainsi qu'au seuil de mes trente-sept ans, j'ai frappé à la porte du noviciat des jésuites, 20, rue Sala, à Lyon.

Les gens qui ne sont pas de la partie doivent savoir que les « jésuites » ne sont pas seulement des gâteaux à la frangipane. La Compagnie, comme elle se désigne, est un groupe de religieux fondé par Ignace de Loyola. À l'aube de la Renaissance, ce saint espagnol au tempérament de feu a imaginé une forme de vie originale : les jeunes qui s'agrégeraient à lui ne seraient ni des moines, cloîtrés dans un couvent, ni de simples prêtres, reclus dans des cures, mais des hommes envoyés aux frontières, promenant leur cloître intérieur sur les lieux de fracture, aux prises avec le tumulte du monde. En quelques années, on retrouva ces religieux partout, peintres à la cour de l'empereur de Chine, égrenant des mantras avec des *sannyasins* sur les bords du Gange, missionnaires au Japon, défenseurs des Indiens en Amérique latine, lavant les pieds des mendiants ou confessant la haute. Les jésuites fondèrent des écoles, propagèrent les humanités, recueillirent les confidences, s'engagèrent dans la culture. Certains furent anthropologues, diplomates, écrivains, d'autres médecins, ingénieurs, sculpteurs, éditeurs, paléontologues, poètes... Rien de ce qui est humain ne leur semblait étranger. Cette épopée m'attirait. Ils avaient en outre la réputation

de faire place à des tempéraments atypiques et de ne pas enrégimenter leurs recrues. Tous ceux dont j'avais croisé la route affichaient un air de liberté. Je me disais que je trouverais peut-être chez eux un petit coin de terre pour cultiver ma singularité et tracer mon sillon.

Le noviciat, qui dans le patois religieux désigne le temps de formation, dure deux ans ; au bout de trois semaines, j'étais comme un lion en cage. À mon vieil âge, on ne retourne pas aisément à l'école... Mon tempérament solitaire et sauvage se heurtait rudement au cadre communautaire. Je me retrouvais propulsé dans une sorte de huis clos parmi une vingtaine de jeunes qui n'avaient que le mot « Dieu » à la bouche. Moi, je ne savais plus très bien ce que je croyais. Des années de recherche m'avaient conduit vers ces régions du silence où tous les mots de la foi défaille. Les pieuseries, les bondieuseries, le bla-bla spirituel mettaient mes nerfs à vif. Il n'y avait que l'amitié des pauvres et la radieuse beauté du Christ sur les vieilles icônes russes pour m'introduire au seuil de la prière silencieuse. Tout le reste sonnait creux et faux comme des statues d'idoles. Je pratiquais une religion buissonnière, faisant mes dévotions en contemplant les frondaisons des arbres plus volontiers que dans les églises où des liturgies plates arasaient le mystère. J'estimais certains de ces novices, ils étaient pleins d'ardeur et d'idéal, mais nous ne parlions pas la même langue. Ils étaient persuadés de détenir la vérité, moi je trouvais qu'il y avait de la sagesse dans cet aphorisme de Cioran :

« N'a de convictions que celui qui n'a rien approfondi. »

Je trouvais un peu d'air auprès des vieux Pères qui vivaient à côté du noviciat. J'aimais la présence de ces anciens. Ils offraient des modèles de vie et distillaient généreusement leur sagesse. Ils me disaient de tenir bon. Pour ne pas cabrer le cheval fou qui se tenait en face d'eux, ils avançaient prudemment quelques arguments : les choses n'étaient jamais parfaites, il était temps de faire le deuil de l'idéal, de s'accommoder avec le réel. Je disais « oui » pour être bien élevé, mais l'accommodement n'avait jamais été mon fort. Quand une situation ne me convenait pas, je résistais ou m'en allais.

Je me débattais avec ce dilemme lorsque l'été pointa son museau. L'arrivée de la belle saison ajourna la prise de décision. Les affres vocationnelles allaient attendre quelques semaines, le temps de vivre ce que les jésuites, dans leur jargon, appellent le « mois mendiant ». Depuis l'époque d'Ignace, chaque novice doit affronter cette épreuve qui se présente comme un pèlerinage au long cours. Une marche de quatre semaines, sans téléphone portable, sans tente, sans carte bleue, et sans le moindre sou en poche. Une existence de mendiant, abandonnée aux hasards de la route et des rencontres avec, comme seule boussole, la confiance dans les circonstances pour pourvoir aux besoins les plus élémentaires : manger, boire, dormir. À côté de ce dépouillement, l'ascèse des chartreux ressemble à des vacances au Club Med...

Cet alliage de débrouillardise, de pauvreté et de vagabondage doit receler quelques bienfaits puisqu'on le retrouve à plusieurs époques et dans diverses civilisations. Par exemple chez les Indiens d'Amérique, les jeunes désireux d'accéder à l'âge adulte devaient quitter leur tribu et accomplir un voyage en solitaire, en survivant par leurs propres moyens. Dans les corporations, une vieille coutume dite du tour de France s'inspire de la même philosophie : pour acquérir leurs droits à la maîtrise, les apprentis doivent partir sur les routes, le baluchon sur l'épaule, et traverser l'Europe, en louant leur service d'étape en étape. Notre voyage s'inscrivait dans ce sillon : c'était un rite d'initiation. Nous allions faire nos gammes de spirituels non pas en feuilletant des manuels ou en avalant des traités mais en nous coltinant la réalité. Les jésuites sont des hommes réalistes que les jongleries de concepts n'impressionnent guère. C'est une chose de gloser sur la confiance ou de remuer des idées sur la providence, c'en est une autre d'affronter concrètement la faim, la soif, la peur, la pauvreté, l'inquiétude, l'absence d'abri quand la nuit tombe. Pour eux, rien ne vaut le livre de l'expérience.

L'aventure était corsée par une difficulté supplémentaire : elle exigeait que le pèlerinage se fit en compagnie d'un novice qu'on n'avait pas choisi. À l'épreuve de la pauvreté s'ajoutait celle du compagnonnage. Pendant quatre interminables semaines, il faudrait se supporter et tâcher d'avancer ensemble,

dans une promiscuité de chaque instant et des conditions de vie qui mettraient fatalement nos nerfs à vif. Là encore, impossible de se payer de mots : au lieu de polir des théories sur la fraternité, nous allions l'éprouver dans la chair...

Comme compagnon de pèlerinage, le hasard me refourgua Parsac, Benoît de son prénom. Comme moi, c'était un « vieux » novice qui tutoyait la quarantaine. Dans une vie antérieure, il avait enchaîné les petits boulots, avant de s'établir comme barman dans une bourgade des Hauts-de-France. En remplissant les verres des ivrognes sur les comptoirs où se déversent la grandeur et la misère de l'humanité, il fit sans le savoir ses classes de consolateur des âmes. La grâce le retourna comme une crêpe bretonne au seuil de ses trente ans. Alors il remisa ses cocktails et devint curé à Lille où il écuma les quartiers populaires. Je l'appelais « l'abbé » pour l'embêter, lui qui détestait comme moi le langage de sacristie, les atmosphères cléricales et l'entre-soi chrétien. C'était un prêtre comme on les aime, un homme d'écoute, simple, affable, recherchant l'amitié des pauvres. Sa silhouette longue et fine était sculptée par une pratique régulière de la course à pied. Une légère calvitie et un sourire franc lui conféraient des allures de moines dans les publicités. C'était le genre de type à qui on donne le bon Dieu sans confession. En riant, je me disais que c'était de bon augure : quand nous aurions faim et qu'il faudrait frapper à la porte des maisons pour apitoyer sur notre sort, on miserait tout sur lui...

À Lyon, nous avions quelques semaines devant nous pour préparer le voyage. En déambulant sur les quais où la Saône a déposé des immeubles qui ressemblent à des palais italiens, nous tentâmes, Parsac et moi, d'accorder nos violons. Sur l'essentiel, nos désirs convergeaient. Tous deux, nous aspirions à traverser des déserts, à nous enfoncer dans des solitudes. Nous voulions aussi patrouiller dans de la beauté et nous désaltérer dans la nature sauvage.

Comme nous cherchions un coin de France qui récapitulerait ces inclinaisons, il me revint à l'esprit, à la hauteur de la passerelle Saint-Georges où le fleuve devient vert émeraude, qu'il existe en France une région désertée par les habitants, délaissée par le réseau ferroviaire et les autoroutes, oubliée des plans d'aménagement. Une espèce d'omission, un blanc sur la carte : le Massif central. Pour avoir traversé cette haute terre à plusieurs reprises, je savais qu'il n'y a là-bas que des arbres, des cailloux, des bêtes, des horizons, de l'eau à foison, et quelques survivants taiseux et majestueux qui honorent le vieux fond paysan de la France. Cette géographie fantôme est le domaine de la nature, le fief des vaches, le royaume du rien. Un endroit qui échappe miraculeusement aux puissances du monde, une sorte de terre d'asile, de repli.

En outre, ce vieux bloc de montagnes érodées, qui gratifie plusieurs départements de ses formes massives et élégantes, est situé au cœur de la diagonale du vide. Or, du vide, c'est précisément ce dont j'avais besoin.

L'année au noviciat m'avait éreinté. Elle m'avait mis une nouvelle fois en face de mon inaptitude à épouser une forme de vie. Les existences stériles sont celles qui ne se décident pas. La mienne était une hésitation incessante. Certains sont peu doués pour les langues ou pour les soustractions, moi, je ne sais pas choisir de direction... À la longue, cette irrésolution me tapait sur le système. J'espérais que ce voyage m'aiderait à solder ce petit contentieux que je traînais avec moi-même, que les contrées altières et racées que j'allais traverser me déchargeraient de mon propre fardeau. Au Massif central, je demandais d'adoucir par le spectacle de ses beautés l'intensité de ma peine.

Et puis les novices, dont je partageais le quotidien, avaient beaucoup de qualités, mais pas celle de la retenue dans les paroles... Avec l'assurance de leur jeune âge, ils faisaient voltiger les idées, s'égarèrent dans des spéculations, cernaient la vie spirituelle dans des définitions et des syllogismes. À table, je souffrais de ces conversations qui se perdaient dans les nuages. Je voyais les mots s'accumuler autour d'eux comme des abstractions. Partout, il y avait trop de bruit, trop de discours, une immense rumeur qui n'en finissait pas.

La marche est un grand dispensateur d'émerveillement. J'en avais besoin. Je traînais une sorte de lassitude. Mes fringales d'absolu peinaient à s'étancher dans la France de Macron. Le Black Friday, les boucles de BFM TV, le racolage d'Instagram laissaient dans mon cœur un grand vide. Moi, j'éprouvais une soif de vraie vacuité. J'avais besoin de me

L'échappée

laver les oreilles dans le silence. Je désirais le baptême des choses simples. Les chartreux appellent « virginité spirituelle » l'attitude de l'âme qui aspire au dégagement de l'éphémère. Je crois que je ressentais quelque chose de similaire. Je voulais revenir à l'os des choses, me ressourcer dans l'élémentaire, renouer avec la réalité dans sa nudité native. Communier aux choses dans l'épiphanie toute simple de leur être-là.

Un Père de l'Église d'Orient a écrit que la vocation de l'homme est de « puiser inépuisablement à l'Inépuisable ». Oui, c'était cela, j'étais en manque d'inépuisable. Il me fallait une dose d'infini sous peine de déperir. D'urgence, j'avais besoin de retrouver ce qu'il y a d'immense, d'éternel, de divin en chacun de nous, et m'immerger dans des paysages qui donnent l'éveil à ces parts profondes de l'homme.

Décidément, le Massif central était la solution. J'ai senti qu'il me serait bon de revoir ce coin de France, et je suis parti sur le chemin des estives.

Un jambon-beurre

Dans le TGV vers Angoulême, nous campons au wagon bar. Il est 14 h 30. Nous avons faim. Depuis le départ de Lyon, de bonne heure, ce matin, nous n'avons rien avalé.

Parsac peste contre moi. À Paris, où nous avons une heure pour changer de gare, je lui ai imposé un détour par le Luxembourg. Je tenais à revoir ce jardin et j'en ai profité pour faire escale à la pissotière art déco, proche des pistes de pétanque, qui offre un point de vue unique sur des chênes centenaires. Mais Benoît n'a manifestement pas goûté l'intérêt de ce détour qui manqua de nous faire rater le train. Depuis ce contretemps, il trimballe une méchante humeur. Je compatis du fond du cœur : un mois à subir mes lubies et ma personne, ce doit être long !

Derrière les grandes baies vitrées du wagon bar, notre train lancé à toute allure ressemble à un couteau jeté dans le vide. Les paysages défilent comme les images d'un film en avance rapide. Pour ne pas avoir le tournis, j'avise la carte du bar. Des menus alambiqués proposent des « pauses veggies », des

plats « bistro » et des « plaisirs du comptoir » ; il y est question de « penne à la farine de lentilles corail », de « carottes au cumin » ou de « gnocchi à la crème de topinambour ». Après vingt minutes à déchiffrer ces chinoiseries, je jette mon dévolu sur un « pain pita, poulet, crudités, houmous citron confit ». Je dis à Benoît qui opine mollement de la tête que ces cartes endimanchées sont à l'image de notre monde : emberlificoté, et qu'il est grand temps de se laver de ces fioritures.

Nos sandwiches hors de prix n'ont pas assouvi notre appétit.

— Il va falloir apprendre à dompter l'estomac, ce maître bruyant, dit Parsac dont le ventre continue de crier famine.

Bientôt, nous serons à Angoulême avec six euros cinquante en poche et une petite promenade devant nous : le Massif central à arpenter à guibole... Pourquoi Angoulême ? Au risque de fâcher ses habitants, ce n'est pas par attrait que le chef-lieu de Charente a été choisi comme point de départ du périple. En fait, ni Benoît ni moi ne manifestations d'attachement particulier pour cette ville. Notre choix s'est porté sur elle pour des raisons de pure opportunité pratique, il fallait bien partir de quelque part. Voici comment l'affaire s'est décidée.

Comme nous cherchions un lieu d'arrivée pour notre voyage, un but à ce pèlerinage, j'ai proposé l'abbaye Notre-Dame-des-Neiges, la trappe où Charles de Foucauld s'est enfermé quelques mois, en

1890, avant d'aller poursuivre ailleurs, plus loin, son destin météorique – il faut dire que le vicomte fait partie de ces êtres suprêmement libres qu'on n'enferme pas aisément entre quatre murs. Depuis longtemps, je nourrissais une dévotion pour ce frère d'âme mort dans l'indifférence générale dans un coin du Hoggar algérien en 1916. La vie de ce dandy agnostique, devenu officier de cavalerie, puis explorateur géographe, avant d'être saisi par le Dieu chrétien et de se lancer dans l'aventure spirituelle, m'attirait comme un aimant. Je me plaisais à relever les similarités biographiques ou les concordances de tempérament qui existaient entre nous : une adolescence agitée, une conversion tardive, une inaptitude à entrer dans le rang, des tiraillements incessants entre des aspirations contradictoires – une âme de chartreux et un cœur de jésuite –, le désir permanent d'un ailleurs plus comblant qui donnait à nos existences l'allure d'un feuilleton à rebondissements, l'amour de la solitude, le goût de la liberté, l'appel de l'inconnu, le désir d'inventer sa vie et de rester coûte que coûte fidèle aux exigences de sa voix intérieure... Nos saints de prédilection sont des projections de notre être profond : ils ne dévoilent pas seulement qui nous sommes mais aussi celui que nous aspirons à devenir. Au fil des ans, Foucauld était devenu plus qu'un compagnon : une lumière sur ma route, quelqu'un qui m'aidait à vivre.

Je trouvais admirable l'audace avec laquelle cet irrégulier solitaire s'était libéré de tous les carcans, y compris religieux, pour se tailler une vocation à la

mesure de sa personne singulière, de son gabarit unique.

Charles était aussi pour moi le type achevé de l'humanité évangélique : il me montrait ce qu'il advient à un homme qui se laisse saisir par le Dieu des béatitudes. Au fil d'un itinéraire chaotique, son cœur de pierre était devenu un cœur liquide ouvert au flot des autres, notamment aux Touaregs dont il a sauvé la culture par de patientes études ethnographiques qu'il faisait souvent passer avant le bréviaire et l'adoration. Le saint-cyrien volontariste, transmué en trappiste à l'ascèse sauvage, puis en ermite crispé sur ses règlements, s'était peu à peu assoupli en un homme doux et humble qui, parvenu à maturité spirituelle à Tamanrasset, ne se regardait plus le nombril mais vivait libre et détaché de tout, dans un grand dénuement et dans l'acception simple et joyeuse du réel.

Élevé dans la foi du concile de Trente, qui professait qu'en dehors de l'Église une, sainte, catholique et apostolique, il n'y avait pas de salut, Foucauld a accompli un chemin étonnant pour parvenir à voir en chaque humain un frère. Dans le visage des Touaregs musulmans, il contemplait la beauté de Dieu. Le « frère universel » est l'inspirateur des moines de Tibhirine, mais aussi le précurseur de Gandhi, de Luther King et de Mandela.

Et puis je trouvais réjouissant que l'aristocrate ait tourné le dos à l'opulence de la modernité industrielle en train de naître – au moins pour lui-même, car pour aider les autres il ne boudait pas les aménités

apportées par la technique —, et qu'il ait opposé aux mirages du progrès ce qu'il appelle la « vie de Nazareth », une vie de pauvreté, toute rudimentaire, sans confort. Il me semblait que ce choix contestataire avait quelque chose à dire à notre époque envahie par les prothèses technologiques : c'était une invitation à préférer la beauté simple d'une existence ordinaire et incarnée aux promesses des cyborgs et de la réalité augmentée.

Bref, il me plaisait de marcher sur ses pas.

Je savais qu'un sentier de grande randonnée passait non loin de cette abbaye où Charles avait semé des prières, à la frontière de l'Ardèche et de la Lozère, derrière le massif du Tanargue. Reliant l'Atlantique à la Provence, le GR4, qui partait de Royan, filait à l'ouest à travers la Charente et le Limousin, puis entamait une descente par l'Auvergne, les monts du Cantal, la Margeride et les Cévennes avant de plonger plein sud en direction de la Méditerranée. Ce chemin avait la réputation d'être bien balisé et peu fréquenté. C'était à la fois une solution de facilité — si nous avions opté pour le hors-piste, il eût fallu un sac entier de cartes d'état-major —, une promesse de solitude, et l'assurance de faire, pendant un mois, provision de beauté.

Une fois le lieu d'arrivée et le chemin choisis, il n'y avait plus, pour déterminer notre point de départ, qu'à se livrer à des calculs, puis à les projeter sur une carte. Cela ressemblait aux « problèmes » que les professeurs nous infligeaient en classes élémentaires et que je ne parvenais jamais à résoudre :

« Deux pèlerins entreprennent une marche d'un mois. Soucieux d'avancer d'un bon pas tout en ménageant leur monture, ils gambaderont entre vingt-cinq et trente kilomètres par jour, étant entendu que les dimanches seront dédiés au repos. En sachant qu'ils atteindront l'abbaye des Neiges et qu'ils cheminent sur le GR4, quelle est la ville susceptible d'accueillir leur départ ? » Parsac étant aussi peu doué que moi pour les mathématiques, nous tranchâmes de façon arbitraire qu'Angoulême, où passaient le GR et des TGV, correspondait à peu près...

À l'approche du départ, je me sens un peu fébrile. Dans mes périodes de spleen, au noviciat, j'ai souvent rêvé à un sentier qui me mènerait loin de tout ça. Tout ça ? Les institutions qui ôtent la respiration, et les centres-villes où les rues piétonnes n'offrent que des vitrines criardes, des enseignes franchisées et des succursales de supermarché. Comme un prisonnier dans sa cellule, je me suis imaginé sur l'un de ces chemins déserts où l'esprit est libre et se laisse guider par le soleil et le tracé des rivières. Dans quelques heures, ce paradis se donnera à moi, sans retenue. Ce sera, pendant trente jours, un festin de silence, une profusion d'espace. C'est curieux, mais j'ai le vague pressentiment d'une heure décisive. J'éprouve une inquiétude comparable à celle qui me tordait le ventre à l'époque antédiluvienne où les femmes me consentaient encore des rencards galants. Je pars comme quelqu'un qui a rendez-vous, persuadé que

quelque chose d'important va advenir de mon aboutissement avec ce coin de France.

Pour traverser la Dordogne, la Haute-Vienne, la Creuse, le Puy-de-Dôme, le Cantal, la Lozère, et l'Ardèche, je ne filerai pas à toute vitesse, tête baissée, pressé d'arriver à bon port, mais je choisirai les chemins qui allongent, les sentiers de traverse et les routes secondaires. Les paysages, comme les hommes confinés, portent un masque, il faut les fréquenter longuement avant qu'ils dévoilent leurs secrets. Je vais mettre trente jours pour un voyage qui peut se faire en six heures de voiture, ce sera ma façon de résister au culte de la vitesse et à l'énervement contemporain. Et puis il faut au moins cela pour apprivoiser la splendeur géographique qui se tient en marge du pays officiel, cette France périphérique que les dieux de la modernité semblent avoir oublié de pourvoir. Certains vont chercher le bonheur en Sibérie ou en Alaska, moi je lorgne du côté d'Aubusson, de Saint-Flour et du plateau de Millevaches... Je suis un aventurier de la France cantonale, un explorateur de sous-préfectures.

Il est 16 h 24. Dans le haut-parleur, une voix annonce que le TGV entre en gare d'Angoulême, cinq minutes d'arrêt. Le train ralentit en grinçant, puis s'immobilise. La porte s'ouvre. Une chaleur caniculaire me giffe le visage. Sur la place de la gare, où nous troquons nos pantalons pour des bermudas, le panneau d'une pharmacie indique 34 degrés. Les mollets de Parsac, blancs comme des endives, font

peine à voir. Les miens ne sont guère plus affriolants. Il est temps que le soleil fasse son œuvre, que la marche nous injecte un peu de vitalité. En attendant, nous traçons la route, sans nous éterniser dans la vieille ville, dont j'aimerais voir les remparts. Mais il est déjà tard et, en guise de mise en jambes, il faut marcher une dizaine de kilomètres pour mettre entre la ville et nous une distance respectueuse et bivouaquer dans un endroit qui ressemble à quelque chose.

En laissant le centre-ville d'Angoulême derrière moi, je pense à Lucien de Rubempré, le personnage des *Illusions perdues*. Le roman de Balzac raconte l'ascension de ce fils sans fortune d'un pharmacien de la ville basse qui rêvait de déjouer les lois de la pesanteur sociale en se hissant jusqu'au rocher d'Angoulême, où la haute société se récapitulait. Comme le héros de Balzac, les êtres normalement constitués aspirent à grimper l'échelle sociale, à monter en grade. Parsac et moi faisons partie des rares farfelus à prendre le chemin inverse. Trente jours durant, nous allons suivre la voie de l'abaissement. Vagabonds, mendiants, voyageurs sans bagage, nous allons expérimenter une vie sans appui avec, pour seule fortune, l'heure présente, le bel aujourd'hui. Dans les livres, on raconte un peu légèrement que la pauvreté est un chemin vers la joie. Saint Benoît, le codificateur de la vie monastique en Occident, écrit, lui, que l'échelle du progrès spirituel se monte en descendant, en s'abaissant toujours davantage. Or, quand on y est confronté « pour de vrai »,